

1967	Source : <i>La Gauche</i> , N° 33 – 9 septembre 1967
-------------	------------------------------------------------------------

La mort d'Isaac Deutscher

Marcel Liebman

La mort inopinée d'Isaac Deutscher prive le socialisme d'un de ses intellectuels les plus prestigieux. Sans doute fait-il avant tout figure d'historien et les péripéties de sa vie l'avaient-elles amené à faire rétrograder à l'arrière-plan son activité militante. Pourtant, ce n'est pas seulement le monde de la science historique que sa disparition appauvrit ; c'est aussi - et à un titre au moins égal - le monde socialiste.

UN HOMME SEUL

La simple lecture des titres de ses ouvrages ne rend que très imparfaitement compte de la dimension de son oeuvre : un livre sur les syndicats soviétiques, une biographie de Staline, sa trilogie sur Trotsky, voilà à peu près tout, si l'on excepte du moins les innombrables articles et études qu'il publia dans la presse et dans de nombreuses revues. Quantitativement, cela n'est pas très impressionnant. C'est que sa carrière commença assez tard puisque son *Staline* sortit alors que Deutscher avait 43 ans. C'est surtout que ses livres bénéficiaient d'une préparation longue et minutieuse et que sur le plan de la forme comme sur celui du contenu, ils visaient à la perfection. C'est ce qui leur assura tout à la fois un classicisme de langage et une profondeur de pensée dont il est peu d'équivalents dans la littérature contemporaine. Dans son adolescence, Isaac Deutscher, élevé dans la tradition juive, s'était « fait la main » en écrivant des poésies en hébreu. S'il abandonna entièrement les voies talmudiques qui s'ouvraient devant lui, il conserva et amplifia tout au long de sa carrière ses dons littéraires. Emigré à 33 ans dans un pays dont il ne connaissait pas la langue, il acquit en peu d'années une compréhension si profonde de l'anglais que ses nouveaux compatriotes, mêmes les plus exigeants, crièrent au miracle. Et le conférencier n'était pas moins séduisant, pas moins fascinant que l'orateur.

Son oeuvre eût d'ailleurs pu être plus abondante si *l'Establishment* anglais ne l'avait maintenu dans une espèce d'ostracisme. Certes, pour célébrer le cinquantenaire de la

Révolution russe, l'Université de Cambridge lui avait confié une chaire occasionnelle pour qu'il y résume l'apport de l'entreprise soviétique au monde contemporain. L'auditoire prévu pour ses leçons ne suffit d'ailleurs pas à contenir la foule des étudiants qui se pressaient pour l'écouter. Ses talents de pédagogue, en effet, étaient remarquables. Et pourtant, lorsqu'il fut question de lui confier une chaire à l'Université de Brighton qui venait de se créer, il y eut un veto qui priva le monde académique britannique de l'honneur de compter Deutscher dans ses rangs. A la suite de quoi, il se remit au travail avec sa femme Tamara pour seule collaboratrice. A une époque où la recherche se conçoit difficilement sans travail collectif – fût-il dirigé et pensé au sommet -, en un temps où l'on imagine malaisément un travail scientifique sérieux sans subsides, Deutscher ne put compter que sur lui-même. Comment n'en regretterions-nous pas les douloureuses conséquences ? Il laisse en chantier non seulement une biographie de Lénine à laquelle il travaillait depuis des années, mais une Histoire de la Révolution russe dont la publication eût constitué un important événement.

HISTOIRE ET ENGAGEMENT

En définitive et pour l'essentiel, une biographie de Staline et celle de Trotsky. C'est peu (en regard surtout de ce qu'il aurait pu apporter) et c'est énorme. C'est énorme et pour avoir écrit ces livres-là, au moment et de la manière où ils furent écrits, Isaac Deutscher est irremplaçable et unique. Que fait, en effet, cet historien marxiste ? A quel genre s'attaque-t-il ? Précisément à celui-là même qui paraît se prêter le moins à l'investigation historique sérieuse et totale : la biographie. Alors que celle-ci, presque fatalement et pour ainsi dire par définition, s'attache à la carrière et à la personnalité d'un homme, fixe son attention sur un individu et se résorbe finalement en une espèce de « culte (ou de dénigrement) de la personnalité », rien de tel ne se produit avec Deutscher. Certes, son sens de l'humain le sensibilise à la tragédie d'un homme dont il rend et met en valeur toute la dimension ; mais il restitue au social ce qui lui appartient. Sa trilogie de Trotsky est, à cet égard, un modèle du genre : véritable fresque de l'histoire soviétique depuis les révolutionnaires d'avant 1917, elle permet, mieux que n'importe quel autre ouvrage, de suivre, de mesurer et de comprendre la portée immense de la Révolution russe et de ses lendemains.

Il y a autre chose encore et de plus fondamental : pour une génération entière, Deutscher a été et demeure le seul écrivain qui ait réussi à dominer ce sujet plein d'embûches : le phénomène communiste. C'est pourquoi, malgré ses dissentiments et ses réserves, la grande presse bourgeoise avait recours à lui pour expliquer l'évolution de la politique et de la société soviétiques. Alors que l'historiographie de l'U.R.S.S. dégénérait en un double travestissement - dénonciation haineuse et culte fait de déification et de calomnies - Isaac

Deutscher réussissait à contourner les pièges de l'impassibilité et de la neutralité, tout en demeurant fidèle à la raison et à la vérité. Homme passionné, il contrôlait ses passions. Il n'aimait pas Staline, mais sa biographie du dictateur soviétique est une évaluation pondérée, réfléchie, nuancée de l'homme et de son oeuvre. Il admirait Trotsky. Mais sa biographie s'ouvre sur une phrase qui en dit long sur l'esprit dans lequel il la conçut : « Libre de toute allégeance envers un culte quelconque, j'ai tenté de rétablir l'équilibre historique. »

Et, en effet. Suscitant la haine des staliniens, mais bien des critiques aussi de la part de milieux trotskistes, il s'en prit à nombre de clichés et de simplifications. Finalement, son oeuvre est une explication du stalinisme plutôt qu'une dénonciation aveugle et une tentative - la plus solide, la plus durable qui soit - de voir ce qui, de l'héritage d'Octobre, reste vivant au sein même de l'Etat né de la Révolution russe

Voilà pour l'historien. Mais Deutscher était plus qu'un historien. Son engagement socialiste demeurait total. Il avait pris part à de nombreux « *teach in* » dans des universités américaines et combattait, avec les moyens qui étaient les siens, l'impérialisme américain. Il fit partie du tribunal Russell. Interrogé à l'époque du procès de Daniel et Siniavsky par la Radio-télévision belge. sur l'événement, il ne manqua naturellement pas de critiquer l'attitude des Soviétiques dans cette affaire. Mais il eut soin d'ajouter, devant les micros officiels, qu'il comprenait mal l'indignation de toutes les vertus humanitaires coalisées qui s'en prenaient à l'U.R.S.S. sans dénoncer le crime autrement patent, le véritable crime politique de ce temps qu'est l'agression américaine au Vietnam.

LE « MIRACLE DEUTSCHER »

Enfin, de tous les « kremlinologues » actuels, Isaac Deutscher était le seul vers qui l'on pût se tourner en toute confiance. Non que ses pronostics furent toujours exacts. Il avait, au lendemain de la mort de Staline et pendant la première phase du régime de Khrouchtchev, envisagé avec un certain optimisme l'évolution de l'U.R.S.S. Il lui arrivait, sans doute, dans telle ou telle analyse, de sous-estimer ou de surévaluer des facteurs d'appréciation. Mais, dans l'ensemble, sa vue des événements avait tout à la fois une pénétration, une largesse et une perspective admirables. Jamais, au surplus, il n'oubliait de faire intervenir les critères qui sont ceux dont s'inspire le jugement socialiste et qui ont trait à l'émancipation de l'homme. Plus que quiconque, mieux que tous ses « confrères », il comprenait l'U.R.S.S. parce que, dénué de parti pris, il conservait cependant la sympathie chaleureuse, le légitime enthousiasme, c'est-à-dire la compréhension profonde du phénomène révolutionnaire. Si son oeuvre d'historien est inachevée, sa disparition en tant qu'observateur du monde soviétique sera ressentie par beaucoup comme une irremplaçable perte.

Il y avait un « miracle Deutscher » - dont la traduction parfois défectueuse de son oeuvre en français ne rend malheureusement qu'imparfaitement compte. Comment pouvait-on conjuguer tant de rigueur dans l'analyse à tant de sensibilité et, perçant aux moments cruciaux de son récit, à tant de lyrisme ? Ceux qui ont eu la joie de le fréquenter se rendaient compte que ce « miracle » tenait à l'extraordinaire fraîcheur d'esprit qu'il avait conservée. Impression curieuse : il donnait l'impression d'appartenir à la « vieille école », peut-être par l'affabilité extrême que révélait tout son comportement et par une extraordinaire dignité dans le maintien. Mais avec cela, quelle jeunesse d'esprit, quel feu, quelle flamme ! Etait-ce seulement le fruit d'une personnalité exceptionnellement riche ? Ou le fruit également de ce que, malgré et envers tout, malgré les déboires, les bouleversements, les déceptions et les drames - et rien de tout cela ne l'avait épargné - il avait conservé jusqu'au bout la foi dans la victoire du socialisme et, partant, dans les destinées de l'homme ?

C'est une irremplaçable plume que la mort a brisée. C'est une grande voix qui s'éteint. Nous avons perdu un guide et un ami.